

Note de l'auteure

Bienvenue dans le monde de la Malédiction.

J'ai passé mon enfance dans une petite ville aux allures quelque peu campagnardes à laquelle j'étais, et je suis toujours, très attachée. Je raffolais, à l'époque, des romans fantastiques et j'étais constamment frustrée lorsque j'arrivais à la fin d'une aventure. Étant plus ou moins douée pour la littérature, je me suis lancée, à l'âge de treize ans, dans l'écriture de mon premier récit.

Plus tard, après le succès de mes histoires que je publiais dans le journal de mon collègue, j'ai décidé de créer une nouvelle série de romans où les personnages, adaptation fictive de mes amis et moi, vivent des aventures dans une ville maudite. Ayant également un certain intérêt pour les histoires de sorcières se situant à l'époque moderne(antérieure) du 17^e siècle, je me suis également inspirée de certains personnages (sorcières) de récits. Ainsi est née « La Malédiction ».

25 juin 1977

Je ne suis pas une fille ordinaire. D'ailleurs, je ne suis pas non plus une sorcière ordinaire. Issue d'une puissante famille implantée depuis maintenant quatre cents ans dans le monde humain, je suis la fille unique de Constance Bavent, elle-même unique héritière de plusieurs générations de sorcières aux pouvoirs dévastateurs.

En 1643, mon ancêtre, Magdeleine Bavent, après avoir sacrifié sa propre fille aux persécutions inquisitoriales, et sa petite-fille aux supplices de la prison à vie, s'est enfuie de sa région natale

pour éduquer son arrière petite-fille, Anne, seule survivante alors de la lignée des Bavent. Elle fit bâtir, sur une colline déserte, une haute bâtisse qu'elle modèlera alors au fils du temps pour lui donner, au final, des allures de château.

En 1655, alors qu'Anne donnait naissance à sa fille, Louyze, des maisonnettes commencèrent progressivement à être construites aux alentours du château. Un village vit rapidement le jour. Mais en vue de ses étranges habitudes, Louyze se trouva très vite en proie à des rumeurs infondées et persécutée à son tour.

En 1667, soit trois cents ans avant

ma propre naissance, ce fut au tour de Catherine de subir les tourments que les insufflaient les habitants du village. En guise de châtement, la belle s'en prit alors à la jeune population et s'empara de tous les nourrissons et jeunes enfants qu'elle emprisonna dans une grotte où ils moururent de faim et de froid. Mais bien loin d'alléger leurs accusations, les habitants décidèrent de la chasser pour de bon. Ce ne fut qu'en 1679, à la naissance de Gabrielle, qu'une malédiction fut véritablement jetée, condamnant alors tous les villageois à vivre dans la souffrance et la soumission.

Les Bavent régneront ainsi en

maîtres durant les générations à venir.

Ma mère est née en 1955, alors que la population du village, toujours sous le joug d'une vengeance dont ils ignoraient l'origine, décroît de manière spectaculaire. Elle mettra alors fin à cette malédiction qui aura en tout, duré plusieurs siècles.

Ce fut en 1967 que je vis le jour, le 25 juin au solstice d'été, comme beaucoup des sorcières de ma famille.

Maman souhaitait pour moi une éducation différente, plus basée sur l'affectif que sur des principes familiaux dont elle-même avait souffert durant son

enfance.

Aujourd'hui, jour de mes dix ans, elle s'est présentée dans ma chambre en compagnie d'une femme vêtue comme une religieuse. J'ignorais alors de qui il s'agissait bien qu'elle ressemblait étrangement à l'une de mes ancêtres représentées sur les tableaux du petit salon. Maman m'a alors expliqué que cette personne avait traversé quatre siècles, qu'elle était une puissante sorcière, et qu'elle souhaitait s'entretenir avec moi. L'embarras et la tristesse que je lisais alors dans les yeux de ma mère en disait long sur les intentions de notre charmante invitée. Mais nous avions pour principes, Ma-

man et moi, de n'utiliser notre magie innée qu'en cas de nécessité. Aussi, je ne m'immisçais pas dans ses pensées pour savoir ce qu'elle semblait craindre de ma rencontre avec la légendaire Magdeleine Bavent.

Maman nous a laissées seule, Magdeleine et moi. C'était une belle femme malgré sa crasse et ses cheveux gras. Visiblement, elle ne savait pas trop comment m'aborder, m'adressant des sourires par moments, hésitante à ouvrir la bouche. Finalement, c'est moi qui ai entamé la discussion. Je lui souhaitais la bienvenue et lui demandais l'objet de sa requête. Elle a regardé en direction de la

fenêtre, m'offrant alors tout le loisir de l'examiner plus attentivement. Elle ressemblait beaucoup à Maman, hormis la couleur de ses cheveux qui étaient châtain et non roux. Elle était très grande et je trouvais dommage que ses dents soient dans un si piteux état. Ainsi debout devant la haute fenêtre en ogive, je remarquais sa poitrine proéminente qui se soulevait et retombait au rythme de sa respiration.

"Tu as dix ans aujourd'hui, commença-t-elle. J'ai un cadeau pour toi."

En guise de préambule, je ne pouvais guère rêver mieux. Aussi, lorsqu'elle

a sorti un livre épais, visiblement usagé de sous son aube de religieuse, je n'ai pu m'empêcher de pousser un soupir. Un livre, encore. J'en avais par milliers, des livres comme celui-là, avec une jolie reliure dorée et des symboles bizarres sur la couverture.

« Ton premier livre de sorts. Tu es en âge de commencer à apprendre à domestiquer tes pouvoirs. »

Je ne fus guère impressionnée, à peine lui adressais-je un sourire de remerciement. Quoi qu'il en soit, lorsque je lui ai dit que j'espérais hériter du Grand Livre de Maman, elle a éclaté de rire en

me disant que j'étais trop jeune et que je devais me maîtriser avant tout. Bien entendu, j'ai signifié mon mécontentement et lui adressais un regard lourd de sens qui ne lui plut guère et contre lequel, elle riposta par un simple mouvement du doigt. Je me retrouvais au sol, me cognant douloureusement la tête contre le pied du lit. Elle s'est alors penchée sur moi, le visage déformé par la colère, et m'a menacée d'employer des méthodes bien plus radicales si je ne me tenais pas tranquille. Pour mes dix ans, j'ai eu la plus grande peur de toute ma vie.

8 juin 1979

Depuis sa venue, Magdeleine erre dans le château comme un fantôme. J'avais eu beau souhaiter qu'elle disparaisse, qu'elle retourne dans son temps, son séjour parmi nous s'éternise. Je ne l'aime guère et je crois que Maman non plus. D'ailleurs, depuis son arrivée, son comportement a changé. Elle n'est plus la mère aimante qu'elle était autrefois. Je la trouve distante, comme si la proximité de Magdeleine l'empêchait de m'atteindre.

Hier soir, Maman est venue se glisser dans ma chambre. Comme très souvent en l'espace de ces deux années,

Magdeleine m'obligeait à étudier et apprendre tous les sorts de bases contenus dans le livre qu'elle m'avait offert et je passais alors des journées entières ainsi enfermée dans ma chambre jusqu'à ce que mon travail la satisfasse. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise lorsque ce ne fut pas le visage autoritaire de Magdeleine que je vis se dessiner par l'entrebâillement de la porte. C'était ma mère. Le temps passé à ne faire, au final, que l'apercevoir dans un couloir, alors qu'elle passait en coup de vent, m'avait fait oublier à quel point elle était belle. Mais je voyais autre chose dans son regard. Une très grande détresse.

Ce soir-là, elle m'a tendu une haute boîte recouverte de papier glacé et m'a fait promettre de ne l'ouvrir qu'à mon douzième anniversaire. Mais moi, j'étais inquiète par la signification de son regard, autrefois si doux et gaie, devenu un champ d'incertitude et de peur.

Je lui demandais alors à quel moment Magdeleine s'en irait enfin et s'il existait une formule magique pour qu'elle cesse enfin d'épier tous mes faits et gestes. Ça l'a fait rire et je retrouvais, l'espace d'un instant, ma mère comme elle était autrefois. Elle a ajouté, non sans amertume, que Magdeleine n'était malheureusement pas prête de partir et que je

devais me montrer courageuse. Elle s'est éclip­sée très vite, sans doute craignait-elle une nouvelle confrontation avec notre invitée. J'ai été déçue de ne pas avoir eu le temps de lui montrer mes progrès en magie.

27 juin 1979

"La mort n'est qu'une étape de la vie..."

C'est ce que Magdeleine m'a dit lorsque, dans la nuit glacée, nous avons enterré le corps de Maman.

Douze ans, ce n'est rien dans la vie

d'une sorcière, juste le temps d'un battement de cils, mais pour moi, dans la nuit du 25 juin, tout un monde s'est effondré. Le cri de Maman continue de résonner dans mon esprit, ainsi que la voix forte des deux femmes lorsqu'une altercation houleuse fit trembler les murs de la demeure ancestrale. Cette nuit-là, mes cris se sont joints à ceux de ma mère, alors que, le cœur ravagé, je tambourinais vainement à la porte de son « bureau ». Magdeleine est apparue derrière moi et elle a posé une main sur mon épaule. C'était la seule et unique fois où elle manifesta un semblant d'émotion à mon égard. Et ce fut pour moi la seule et

unique fois où je confrontais mes pouvoirs aux siens. Une erreur qui me valut d'ailleurs de multiples ecchymoses. Mais je devinais que cette manifestation de mes pouvoirs satisfit au plus haut point celle que j'estimais comme une rivale.

Magdeleine s'installa au château de manière définitive et ainsi commença pour moi, le début d'un long et pénible calvaire.

6 février 1983

Deux années se sont écoulées depuis la mort de Maman et pourtant, je sens

toujours sa présence, l'odeur de son parfum dans tous les recoins du château. Peut-être est-ce normal ? Peut-être que son esprit erre toujours près de moi, comme une infime caresse ?

Mes pouvoirs grandissent un peu plus chaque jour et je sais que très bientôt, ils égaleront ceux de Magdeleine. Je sais aussi que ces progrès, c'est à elle que je les dois et à son éducation exemplaire. Très bientôt, je quitterais le château pour poursuivre mon enseignement de la magie à Groac'h, le monde des créatures fantastiques. Je redoute un peu ce jour, car je serais alors loin de tout ce que je connais, loin de tout ce que j'ai

aimé. Mais que puis-je continuer à aimer lorsque je me retrouve entre ces quatre murs sans jamais voir, ne serait-ce que la lumière du soleil ? Magdeleine refuse de me laisser sortir, prétextant le monde des humains malsain pour une si jeune sorcière, m'isolant ainsi de toute vie. Je n'ai pas encore quinze ans, mais je sens déjà les changements de mon corps et les curieuses sensations qu'ils engendrent. J'ai envie de contact et de mettre des mots sur mes sentiments. Mais je ne dois pas en parler à Magdeleine, car elle précipiterait alors mon départ.

22 décembre 1983

Même si je ne le montre pas, mon premier Sabbat a suscité beaucoup d'enthousiasme pour moi. Ce matin donc, à l'heure du solstice d'hiver et avec la bénédiction de Yule, Magdeleine et moi avons fait notre apparition au milieu d'une assemblée de jeunes danseuses nues aux cheveux emmêlés et de démons aux regards captivés. Chacune portait un nourrisson dans ses bras, souillé de sang et tous affublés d'une unique feuille de chêne sur les parties intimes. Je ne savais alors si je devais montrer mon réel dégoût ou un émerveillement feint. Magdeleine, en tout cas, était aux anges (ou aux dé-

mons ?). En vue de mon jeune âge et de mon inexpérience, on m'a désigné pour rejoindre la parade et devêtit sous le regard gourmand de cinq démons. Lorsqu'ils se sont approchés de ma nudité tout juste pubère, qu'ils m'ont fait danser en caressant mon intimité, je me suis alors débattue. Au plus grand désespoir de Magdeleine, j'ai utilisé ma magie pour les repousser et me suis exilée le plus loin possible de cette assemblée de dégénérés. Inutile de dire que mon refus à suscité chez Magdeleine beaucoup de colère et de déception.

Depuis ce jour, je me suis juré de trouver un moyen d'échapper à sa vigi-

lance et de m'enfuir du château.

Mais est-ce que ça en vaut vraiment la peine puisque j'intégrerais Groac'h d'ici deux jours ? Qu'ai-je donc à perdre de ce monde humain que je ne connais que grâce aux récits qu'en faisait ma mère, elle qui les aimait tant ? Ma vie ne s'achève pas avec mon départ, loin de là, et j'aurais tout le loisir de visiter ce monde inconnu, d'apprendre à le connaître, voire de l'aimer comme Maman, lorsque mon enseignement sera terminé et que je reviendrais au château. Au terme de ces cinq années, Magdeleine me quittera enfin pour reprendre le cours de son temps et je serais alors devenue

femme et gardienne de l'équilibre des deux mondes, gardienne de la porte. Une bien lourde tâche. Mais Magdeleine m'y a bien préparée au cours de ces six années passées à mes côtés. La demeure ancestrale m'appartiendra et j'aurai alors à ma charge le devenir de chaque être humain présent dans ce village. Je régnerais, au même titre que mes ancêtres.

17 novembre 1988

Me voilà de retour à la maison. Et me voilà enfin digne de reprendre le flambeau et m'atteler aux charges qui me sont léguées, à présent que mon éducation

s'achève et que j'ai acquis suffisamment de connaissances et de sagesse pour mener cette vie avec parcimonie.

J'ai ouvert le « bureau » de Manman. Il était resté fermé depuis son décès. Ce fut avec appréhension que je pénétrais dans la pièce sombre pour m'emparer du « livre des ombres ». Alors que je l'ouvrais pour le feuilleter, j'y ai découvert une petite enveloppe coincée entre deux pages. Mon prénom était inscrit dessus. Je n'ai plus pleuré depuis mes douze ans, le jour où, encerclée par les ténèbres glacées de la nuit, - une précaution prise pour ne pas dévoiler notre présence aux villageois -, je rabattais le

couvercle du cercueil de Maman, enterrée face contre terre, comme le veut la tradition des sorcières. Pour la première fois depuis maintenant neuf ans, j'ai senti un grand vide m'envahir alors que je reconnaissais son écriture. J'ai pleuré. Longtemps. Je me sens si seule. J'ai ouvert l'enveloppe et laissais tomber le pendentif qu'elle contenait au creux de ma paume. Je l'ai observé un moment, me rappelant alors l'avoir déjà vu à son cou. Ce joyau, un rubis taillé, se présentait orné de deux mains dorées, une grande et une petite, qui se touchaient du bout des doigts. J'ai essuyé mes larmes, passais le collier autour de mon cou et traversais

la pièce pour ouvrir la fenêtre. Je fus étonnée, j'avoue, de voir toutes les modifications qui avaient eu lieu au village. Les humains avaient bâti une petite ville en contre-bas, charmante, avec ses bâtiments colorés, ses petites maisons et ses toits en ardoise. Pour quelle raison suis-je à ce point fascinée par cette population ? Magdeleine n'éprouvait pas le moindre intérêt pour ces êtres qu'elle qualifiait "d'ignorants". De mon côté, camouflée derrière les hautes fenêtres du château familial, j'étais sans cesse impressionnée par leur capacité d'intégration et la vitesse avec laquelle, leurs mains, démunies de magie, parvenaient tout de

même à construire des bâtisses aussi hautes qu'eux. Je crois que cet intérêt grandiloquent me vient de maman et de ses histoires qui me faisaient rêver. Je voulais les connaître, vivre au milieu d'eux, vivre comme eux. Mais les circonstances m'ont amenée à les oublier et à perdre ainsi l'affection que j'éprouvais. Mais aujourd'hui, alors que le soleil réchauffait ma peau, debout sur le balcon, que je n'avais plus la moindre contrainte, et que ma curiosité se réveillait à la vue de cette petite ville, je me sentais, pour la première fois, libre de faire enfin ce qui me plaisait.

J'irais marcher sur ces routes avant

la tombée de la nuit. Je visiterais chaque magasin, arpenterais chaque rue, flânerais dans chaque jardin public jusqu'à pouvoir m'y repérer les yeux fermés.

La première personne que je rencontrais fut un vieil homme qui se présenta à moi comme étant le prêtre de la nouvelle église. Son visage, marqué par l'âge, respirait toutefois la bonté et il me parut sympathique dès le départ. Plus je l'écoutais parler, plus j'avais l'impression de le connaître depuis toujours.

Ainsi, chaque jour, alors que je passais devant l'église, je ne manquais jamais l'occasion de lui rendre visite.

Très vite, il m'apprit à m'en remettre à Dieu et à prier avec lui. Parfois, les mains ainsi jointes devant la sacristie, je m'imaginai dans la peau de Magdeleine dans son couvent de Normandie.

Magdeleine est née en 1609 à Rouen. Personne ne semble trop au fait quant à l'origine de ses pères et mères. Elle fut élevée par un oncle et envoyée en apprentissage chez une couturière. Mais là n'étaient pas ses réels projets. Comme beaucoup d'autres jeune filles de l'époque, elle se sentait dévouée corps et âme, et ce depuis toujours, à St François et à l'église. Et, bien naturellement, elle fut accueillie au Monastère St François à

Louviers où elle exerça tout d'abord la lourde besogne de tourrière. Très vite, on l'éleva alors au rang de « mère supérieure ». En peu de temps cependant, depuis son Ascension, le malaise gagna tour à tour les filles du couvent. Puis, la folie eut raison d'elles jusqu'à ce que l'affaire s'ébruite et que le scandale éclate au grand jour. La possession des sœurs du Couvent fut prouvée devant l'archevêque et en vertu de la loi, elles furent emprisonnées à vie. Magdeleine prit rapidement la fuite avant que l'on ne puisse la soupçonner. Elle traversa tout le pays, semant désastres et malheurs sur son passage et fini par s'isoler dans la cam-

pagne où elle édifia une haute demeure, celle qui deviendra plus tard, le château des Bavent. Elle s'y installa avec son unique descendante, son arrière petite-fille Anne, dernière rescapée de sa lignée.

Plus je me familiarisais avec le Prêtre, plus je dévoilais une partie de mes origines. Au final, il n'en fut guère surpris. « Chaque créature de Dieu à sa place dans ce monde », disait-il.

5 novembre 1989

Le vieux prêtre ne fut pas le seul homme que je me hâtais de retrouver en

ville chaque jour. Il y avait ce garçon. Apparaissant brusquement à l'angle d'une rue, il m'a heurtée de plein fouet. Il m'a sourit, je lui ai souris et nous avons ri ensemble. Je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever et, alors qu'il l'attrapait, je me suis aperçue qu'elle était douce et chaude. J'ai frissonné à son contact, le premier véritable contact physique, d'ailleurs, avec un humain. C'était fortement agréable et je me retrouvais presque choquée en constatant que tout mon corps me le réclamait, frissonnant et suant tout à la fois. Le monde autour de moi, semblait en suspend alors que je fixais ses lèvres charnues qui re-

muaiant. Trop absorbée par mes étranges fantasmes, je n'entendis pas son nom. Gênée, je lui demandais de répéter. Il a ri de nouveau. J'aimais son rire et le timbre de sa voix.

Jean-Charles m'invita à boire un café au bar du coin. Il y avait beaucoup de gens et beaucoup de bruit. J'étais donc obligée de me concentrer, une fois encore, sur ses lèvres pour comprendre ce qu'il me disait.

Arrivé dans le coin depuis peu, il a tout d'abord été logé chez ses grands-parents pour suivre des études poussées en pharmacologie. Après un échec rédhi-

bitoire, il a décidé de s'installer pour de bon et projette la réalisation d'un commerce dans le coin. Je trouvais tout cela fort intéressant mais j'étais bien plus perturbée par les curieuses sensations qui m'habitaient. Je ne pouvais guère lui parler de moi, au risque de le faire fuir, et je dus prétendre à un rendez-vous important pour pouvoir m'éclipser avant qu'il ne m'interroge à ce sujet.

Toute la nuit, j'eus la fièvre, en proie avec les images provocantes interceptées dans son esprit. Au matin, mes draps étaient trempés.

22 septembre 1990

Est-ce un cri de douleur sublime ou l'extase du péché suprême lorsque ses mains tremblent sur mes seins nus ? Ou peut-être est-ce seulement son souffle rugissant dans mon cou alors qu'il s'abandonne en moi ?

Oh Jean-Charles, mon corps t'appelle sans relâche depuis cette fameuse nuit d'amour où nos corps se sont mêlés avec fougue.

Seule, assise sur le canapé du petit salon, je fixe le portrait de Maman. Comme j'aurais aimé partager avec elle cette première expérience.

J'ai faim de lui, de sa peau, de ses lèvres. Autant de désirs inavouables que je n'éprouvais pas autrefois. Est-ce un bien ou un mal ? Qui pourrait me le dire puisque je suis seule à présent ? La présence de Magdeleine, même malgré nos divergences d'opinions, me manque parfois. En l'absence de Maman, je crois que c'est à elle que je me serais livrée. Il est plus que probable qu'elle aurait grimpé aux rideaux en apprenant cela, mais cela m'est égal.

Les jours passent mais ne se ressemblent pas. Mes ébats avec Jean-Charles sont chaque fois des plus imaginatifs et je me languis chaque soir du

lendemain et de nos échanges corporels. Je ne lui ai toujours pas dit qui j'étais, mais j'ignore si ça a réellement de l'importance pour lui. Je sais pourtant qu'il va bien falloir un jour ou l'autre. Et là encore, je pleure l'absence d'un parent et ma solitude. Néanmoins, il me reste une personne qui pourrait prendre mes paroles avec bienséance. C'est le père Thibaut. Mais pourrais-je espérer un quelconque soutien alors que je sens en moi poindre le fruit de notre union interdite ? Puis-je caresser l'espoir d'un réconfort alors qu'arrive l'inéluctable ?

18 décembre 1990

Je me suis isolée. Mon corps change et je suis terrifiée par ce que me réserve l'avenir. Je n'ai pas revu Jean-Charles, sans doute par honte, et j'hésite toujours à mettre le prêtre dans la confidence. En fait, je n'ai plus remis les pieds en ville depuis que je sais que je porte en moi l'enfant impur. J'erre dans le château sans réel but, comme un fantôme. Étrangement, mes pouvoirs sont de plus en plus incontrôlables et donnent l'impression d'être sous l'influence de mes hormones et de mes changements d'humeur. Cela ne me plaît guère, mais je ne peux rien y faire.

Je feuillette, de temps à autre, le livre des ombres à la recherche d'une solution, d'une aide quelconque. Mais quel sort pourrait me délivrer de ce fardeau qui pousse dans mon ventre ? Est-ce réellement ce que je recherche ?

Je me suis penchée sur l'étude de la gynécologie. J'élabore des remèdes, des onguents et des poudres plus destinées à me faire passer le temps qu'à aider mes congénères humaines. Beaucoup de femmes enceinte viennent me voir pour que je leur prodigue mes soins. D'autres, pour que je les aide à enfanter. Parfois, il m'est nécessaire d'avorter certaines patientes et c'est toujours douloureux pour

moi qui suis, moi-même, dans les questionnements sur le devenir de mon enfant.

Jean-Charles a eu vent de ma notoriété en ville et au village. Il est venu me voir. C'était difficile de le regarder en face, sans rien lui avouer. Mais mon état n'est pas encore chose apparente et cela me donne un peu de temps pour me préparer à cette révélation. Finalement, il m'a pris dans ses bras et m'a serrée contre lui. Je ne pouvais empêcher mon corps de trembler, ni même mes lèvres de chercher désespérément les siennes. Nous avons fait l'amour durant des heures, dans la demeure familiale.

Cette nuit-là, allongée sur mon lit, Jean-Charles endormi au creux de mon épaule, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Il y a tant de choses que je voudrais lui dire. Mais par où commencer ?

Au matin, il a voulu prendre un bain et je me suis attelée à lui frotter le dos, ruminant amèrement la façon dont j'allais lui avouer toutes ces choses. Mais il eut vite fait de me faire perdre le fil de mes pensées. Un simple regard sur son torse nu et musclé et mon corps tout entier s'est encore mis à faire des siennes. Je me suis retrouvée nue et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais

dans la baignoire avec lui. La nuit a dû lui être bien plus profitable qu'à moi vue l'énergie qu'il déployait en embrassant fougueusement mes seins, mon cou et mes lèvres. La température est montée et quelque chose en moi a explosé en même temps que tout le reste. Je l'ai repoussé brutalement et suis rapidement sortie de la baignoire. Je ne pouvais pas garder la tête froide si je me laissais distraire. Il est sorti de l'eau à son tour et m'a regardé, sans comprendre, attendant de moi quelques explications. Son silence rendait les choses bien plus compliquées que ce que j'avais pensé.

Je lui ai parlé, longtemps, commen-

çant tout d'abord par lui expliquer qui j'étais réellement. Il a ri. Ce monde-là n'était à ses yeux, qu'une fable destinée à effrayer les enfants. Je me sentis honteuse et quelques peu déçue qu'il le prenne de la sorte. Un petit tour de passe-passe a suffi à lui ôter son incrédulité. J'ai senti sa colère et surtout, sa peur. Je m'y attendais. Alors j'ai attendu. Il a pris la fuite.

25 février 1991

J'ai décidé de mener cette grossesse à son terme. Je sais que c'est risqué, mais je suis persuadée que le Grand Conseil

n'en saura rien si je prends toutes les précautions nécessaires.

Notre loi est claire à ce sujet: il est formellement interdit de s'amouracher d'un mortel. Et si un enfant né de cette union il sera immédiatement tué avec sa porteuse.

Je n'ai pas grand-chose à craindre de ces lois puisque je ne vis pas dans le monde sorcier. Je suis la Gardienne. Je vis chez les humains. Mais je sais aussi que si cette grossesse leur est révélée par quelque moyen que ce soit, je devrais m'y plier. Je devrais me résoudre à mourir avec mon enfant.

Mon ventre s'arrondit et mes seins ont doublé de volume. Cependant, ma grossesse passe encore inaperçue et je peux continuer mes activités auprès de mes patientes. D'ici un mois, je devrais tout arrêter, car le doute ne sera plus permis. Je suis parvenue à prendre mon courage à deux mains pour me rendre auprès de Père Thibaut. Je l'ai prié de prendre ma confession, car je pensais alors qu'il me serait plus facile de me confier si je m'adressais directement à Dieu. Derrière la grille qui nous séparerait, j'ai tout avoué, de mes origines à ma grossesse. Je me suis attardée sur mes relations avec Jean-Charles et sur

les lois qui interdisaient une telle union. Je lui parlais du danger qui pèserais alors sur cet enfant mais que je voulais le garder plus que tout.

Le temps passe et mes craintes s'intensifient. Je devrais peut-être m'estimer heureuse de vivre chez les humains et non sous la vigilance du Grand Conseil, comme la plupart de mes consœurs.

Je ne dors presque plus. Les nuits de pleine lune, je sors dans la serre et j'observe cette perle blanche au milieu des ténèbres, cette source d'inspiration humaine qui, pourtant, loin de m'inspirer, semble au contraire me cacher bien des

secrets.

Cette nuit-là, Magdeleine m'est apparue.

27 avril 1991

Magdeleine a bien changé depuis son départ de la demeure familiale. Elle ne m'impose plus la moindre règle et semble me laisser gérer mes affaires à ma guise. Elle n'a rien dit non plus lorsque je reçus, non sans surprise, la visite inespérée de Jean-Charles.

Il eut l'air tout aussi surpris que moi en vue de mon état. « Choqué » au-

rait sans doute été un terme mieux approprié, car son malaise était bien palpable. Je pense qu'il se serait excusé et aurait pris congé si je ne l'avais pas supplié de rester.

Il s'est assis sur le canapé du petit salon, juste en face de moi et est resté silencieux. Ses mains d'ordinaire si douces et chaudes, étaient moites. J'ai attendu longtemps avant qu'il ne parvienne enfin à mettre des mots sur ses pensées. « Un amant ? » fut la première chose qui sortit de sa bouche. Puis, il a regardé mon ventre. Lorsqu'il ouvrit de nouveau les lèvres, sa voix tremblait. "est-ce... est qu'il est de moi ?" Ses

yeux s'humidifièrent alors que je lui expliquais, d'une voix tout aussi tremblante, que j'avais tenté de le lui dire. Mais qu'il était parti.

Il s'est approché de moi et a posé sa main sur mon ventre. Le bébé s'est agité. J'ai tout d'abord frissonné puis, j'ai éclaté en sanglots. Il m'a serré contre lui et déposait un baiser sur mes lèvres. Comme je sentais l'instant arriver, je me suis écartée de lui. Je ne voulais plus répondre à ses mains baladeuses et ses baisers. Surtout sachant Magdeleine dans les parages. Inutile de déclencher de violentes effusions entre eux. Je lui parlais alors de la loi des sorcières in-

terdisant cet acte considéré comme blasphématoire. Je lui parlais du danger que j'encourais avec cet enfant. Et surtout du sort qui l'attendait en cas de divulgation. Il était choqué. Mais pour lui, il n'y avait pas d'autre alternative: il devait prendre les choses en main. Il devait élever notre fille. Il m'a aussitôt parlé de son magasin, nouvellement installé en ville. Si son commerce marchait bien, il pourrait subvenir à ses besoins. Il avait juste besoin d'un peu de temps. Seulement, du temps, il nous en manquait. Et je voulais que ma fille grandisse au château, comme toutes les Bavent. Nous nous sommes disputés. Cela a duré longtemps.

Et au final, nous nous sommes séparés définitivement.

21 juin 1991

Je vais accoucher ce soir, au solstice d'été, sous la bonne étoile, je l'espère, de Litha. Je dois m'y préparer. Magdeleine m'a certifié que tout irait bien, qu'elle allait s'occuper de tout. Mais j'ai acquis suffisamment de puissance pour savoir ce qu'elle mijotait. Nous nous sommes installées à la bibliothèque et avons discuté de la loi que j'avais enfreinte et du devenir de cette petite fille. Si je ne voulais pas subir le courroux du conseil, je devais

m'en débarrasser. Elle m'a dit qu'elle m'accoucherait elle-même et qu'elle tuerait le bébé. J'ai crié, pleuré, supplié. Mais elle restait insensible, comme toujours d'ailleurs, à mes supplications. Les contractions ont alors commencé, le sang coule entre mes cuisses depuis maintenant trois heures, mes cris de douleurs et de rage résonnent dans tout le château et Magdeleine m'oblige à garder la chambre, me certifiant que le moment n'est pas encore venu. Mes mains sont posées sur mon ventre, je la sens sous mes doigts, et je la supplie de ne pas sortir, de rester à l'abri dans ma matrice. Caroline. Son prénom m'est venu

comme une évidence alors que je regardais la poupée de porcelaine que Maman m'avait offerte, avec ses boucles rousses et sa robe à carreaux. Le dernier cadeau qu'elle m'eut fait avant de mourir. Avant de se donner la mort pour que cette petite fille, que je tiens dans mes chairs, cette impure, vive.

Notre famille est une longue lignée de sorcière, la première étant Magdeleine. Chaque sorcière est engendrée d'une même et unique semence, celle d'un démon. Lors de sa première lune, à sa douzième année, la sorcière, lors d'un rituel ancestral, reçoit la visite de ce démon, représenté sous la forme d'un minuscule ser-

pent. Elle est alors fécondée par lui et devient mère des générations suivantes. L'amour n'existe pas chez les Bavent.

Mais Maman s'est suicidée avant ma première lune, la nuit de mes douze ans. Comme le consentement et la présence de la mère est primordiale pour le bon déroulement du rituel, il n'a pas pu avoir lieu. Magdeleine s'est vu obligée de tout remettre en question. Pour m'empêcher de corrompre la puissance de notre famille, elle m'a séquestrée au château puis envoyée à Groac'h dans l'espoir que je reste, au final, la seule survivante des Bavent.

Mais j'ai connu l'amour et enfanté une impure. Je sais que, sous ses airs calme et supérieur, se cache une terrible colère et une profonde déception. Je sais également que je ne pourrais pas l'empêcher de mettre ses projets à exécution. Alors, tenant mon ventre lourd entre mes mains, je me demande s'il est finalement nécessaire que je lui donne un nom.

Une contraction m'étreint les entrailles, plus forte et plus longue que les autres. L'heure approche et Magdeleine ne tardera pas. J'entends l'orage qui gronde au loin et le ciel, derrière les hautes fenêtres, s'illumine par intermittence, inondant la pièce d'une lueur grise.

Je n'en peux plus de douleur. Je ne peux plus marcher, comme me l'a ordonné Magdeleine et je me suis allongée au sol, hurlant et pleurant tout à la fois. La porte s'ouvre, Magdeleine est là. Elle s'approche, me soulève et me pose sur le lit. Je veux la repousser mais mes pouvoirs ne répondent plus. Si seulement je pouvais faire cesser cette douleur ! Je supplie Magdeleine de le faire, mais elle secoue la tête. C'est ma punition. J'accoucherais comme une humaine. Je vois son visage dans la pénombre. Elle est soucieuse et transpire abondamment. Elle a retiré son voile de religieuse et ses cheveux sont collés sur ses joues. Je sens

qu'elle m'attrape les jambes, les plie, les écarte. J'ai peur. L'orage est là, déversant une pluie torrentielle contre les vitres. Les éclairs zèbrent la nuit comme autant de blessures. Magdeleine appuie sur mon ventre et je la supplie encore une fois de ne pas tuer Caroline. À l'annonce de son nom, elle me regarde, cherche à comprendre. Elle pose une main sur mon front, comme une caresse, et m'ordonne de pousser. Je vois ses mains pleines de sang et sa robe souillée elle aussi. Je secoue la tête. Hors de question que je la laisse sortir tant que je n'ai pas sa parole. Je préfère mourir. Elle fronce les sourcils, le visage emplit de colère, et me

hurle que si je ne la laisse pas sortir, c'est moi qui vais la tuer. Cela m'a suffit. De toute façon, je ne peux plus la retenir. J'entends son cri, strident. Mon cœur palpite. Magdeleine tient le bébé, du sang jusqu'aux coudes. Elle prend une serviette et l'enroule dedans. Je veux la prendre contre moi, je pleure. Elle secoue la tête. Ses yeux sont fixés sur l'enfant et je vois de l'hésitation sur son visage en sueur. Elle me tourne le dos, farfouille un moment dans le col de sa robe et sort de la chambre. Je ne peux pas l'empêcher. Je me sens partir. La pièce tourne, mon cœur s'emballe et mes yeux se ferment.

Lorsque je reviens à moi, Magdeleine est revenue et elle s'attelle à étaler ses onguents sur mon intimité. Elle a enroulé mes seins dans un cataplasme à l'odeur incommodante et mon ventre déformé repose sous une épaisse couverture. Mais Caroline n'est pas là. Je la cherche un moment sans la trouver. Dehors, il neige. Quel étrange phénomène pour un premier jour d'été ! Je me tourne vers la fenêtre et j'observe ce ballet argenté dans le ciel nocturne. Je sais que ce n'est là que la manifestation de mes pouvoirs, jusque-là mit en sommeil lors de la naissance de Caroline. À présent, je suis de nouveau maîtresse de moi-même

et de ma magie.

Et je sais que ma fille n'est pas morte, mais en sécurité dans le monde des humains.

10 juin 1995

Des années sont passées depuis mes derniers écrits, toujours identiques. Je me rends à l'église tous les dimanches, non pas par croyance, mais juste pour la voir. Elle est là, ma petite Caroline, et mon cœur s'emplit à la fois de joie et de tristesse. Le prêtre, qui a expié mes péchés depuis tant d'années, qui m'a écou-

tée alors que je me confessais, cet homme si bon et attentionné l'a recueillie sans trop poser de questions. Que lui a donc raconté Magdeleine ? Sait-il que cette petite fille est mienne ?

Elle est belle et grandit bien. Que demander de plus ? Lorsque mon regard croise celui du vieux prêtre, je comprends tout de suite qu'il sait d'où provient cet enfant. Il ne dit rien, me laisse la regarder dans l'ombre, admirer ses yeux verts, ses cheveux, son visage. Mais Caroline ne manifeste pas plus d'intérêt pour moi que pour les autres paroissiennes. Peut-être est-ce mieux ainsi ?

Père Thibaut m'a annoncé qu'il souhaitait m'entretenir de toute urgence. Cela m'a grandement inquiété, car je craignais qu'il ne s'agisse de la petite.

Mais comme il insistait pour que cette entrevue se fasse à la tombée de la nuit, j'ai tout de suite compris qu'il était préférable de ne pas éveiller les soupçons.

Caroline dormait. Il m'a emmenée sous la chapelle. L'endroit est humide et froid et ressemble à s'en méprendre aux galeries souterraines du château. Nous traversons un couloir et pénétrons dans ce que je pris tout d'abord pour une bibliothèque. Sont rassemblés là, tous les

livres de messe et divers fascicules ecclésiastiques. Je jette un coup d'œil désintéressé aux titres des ouvrages. Mais ce n'est pas ça que Père Thibaut veut me montrer. Tenant une vieille lanterne à bout de bras, il m'indique la rangée du haut. Des ouvrages, des ouvrages de sorcellerie. Tout un rayon. Et en vue des titres, ce ne sont pas des livres contenant ces inepties habituelles sur les sorcières. Pour quelles raisons ces ouvrages se trouvaient-ils dans ce lieu ? Tout cela me paraît déplacé. Je supplie alors Père Thibaut de s'en débarrasser, de les brûler. Je ne veux pas que Caroline, un jour, tombe dessus. Je veux qu'elle ait

une vie normale. Une vie humaine. Je ne veux pas qu'elle devienne comme moi. Mais le prêtre reste persuadé que c'est nécessaire. Qu'un jour, Caroline aurait besoin de savoir. Et quoi que j'en dise, cette petite fille me ressemble, elle est une partie de moi. À moitié sorcière. Et sans doute plus sorcière qu'humaine.

Je me suis résignée à l'accepter, du moins, provisoirement. Je suis sa mère après tout et je ne peux pas changer ce qu'elle est. Un simple regard m'a suffi à comprendre qu'elle n'a rien d'ordinaire. Elle est spéciale.

10 juillet 1996

Père Thibaut est souffrant. Il est possible, en vue de son âge, qu'il n'en ait plus pour longtemps. Pauvre Caroline, que va-t-il advenir de toi ?

Elle est à son chevet chaque soir depuis trois jours et je l'entends pleurer. Je ne peux intervenir, même si je le souhaite de tout cœur. En aucun cas, une sorcière ne doit interférer dans le destin d'un humain en puisant sur sa magie. Ainsi est la loi. Une, en tout cas, que je n'ai pas encore enfreins. Alors, j'observe en silence. De temps à autres, je m'assois sur le bord du grand lit, je passe une

main rassurante sur son front brûlant et j'attends. J'attends que la mort vienne se saisir de cette âme pure. Caroline pleure, assise en face de moi. Elle ne veut pas m'approcher, refuse que je la console. On dirait que je lui fais peur.

Très bientôt, sans doute à la fin de la semaine, un nouveau prêtre viendra reprendre les rennes de l'église. Je tiens dans ma main une feuille de papier où, visiblement, Magdeleine et le prêtre ont signé un arrangement. Cet accord concerne Caroline. Alors que je lis attentivement les lignes dudit contrat, les mains tremblantes, Caroline, penchée sur le corps de son tuteur, tourne la tête vers

moi. Elle a cessé de pleurer mais semble m'interroger. Le prêtre est mort cette nuit-là. Je dois isoler la petite et m'occuper du corps. Je lui tends la main. Elle me regarde, hésite, puis l'attrape sans rien dire. Nous descendons, silencieuse, l'une et l'autre, et j'ouvre la porte de sa chambre. La petite s'allonge, tire les couvertures et me regarde encore une fois. Je frissonne. Il y a quelque chose dans ce regard, comme si elle attendait de moi des réponses. Je me penche vers elle, embrasse son front et m'éloigne vers la porte. Je sens toujours son regard sur moi et lorsque je l'entends me demander si c'est moi qui vais m'occuper d'elle à

présent, j'aurais tout donné pour disparaître. Utiliser ma magie et m'enfuir pour pas qu'elle me voie pleurer. J'ai secoué la tête. Puis, j'ai refermé la porte derrière moi. Pour quelle raison m'a-t-elle posé cette question ? Qui suis-je à ses yeux ? Elle sait pourtant qu'elle sera désormais sous la tutelle du nouveau prêtre. J'ai l'impression de l'abandonner à son triste sort en refermant cette porte. Mais j'ai d'autres préoccupations qui ne peuvent attendre. Le temps presse. Je n'ai que cette nuit pour débarrasser ce lieu des monticules de sorcelleries présents dans la bibliothèque. Je dois me hâter avant le lever du jour.

Je descends rapidement, traverse la galerie et m'immobilise devant la haute étagère. Les larmes coulent sur mes joues. J'ai envie de remonter, d'entrer dans sa chambre et de l'emporter sous mon bras. Mais je ne veux pas mettre sa vie en péril. Je me pince les lèvres pour ne pas pleurer et me concentre. Je vais bâtir un mur. Je dois isoler définitivement cette bibliothèque du reste de l'église.

Mais j'entends un bruit près de moi, tapie dans l'ombre. Est-ce un rat, une souris ? Les mains levées, je tourne la tête et scrute l'obscurité. Non, ce n'est pas possible ! La petite est là, tétanisée, transie de froid. Elle me regarde. Long-

temps. Cet instant semble s'éterniser. Je sens sa peur. Et la voilà qui prends la fuite, s'échappe comme un petit animal. Je ne sais pas quoi faire. Je veux la rattraper, mais je dois, avant tout, finir ce que j'ai commencé. Devant moi, les briques volent et s'emboîtent, tel un ballet magique. À présent, le mur est bâti, les livres sont enterrés. Et je remonte voir la petite.

Elle est là, terrée sous ses couvertures, minuscule. Elle tremble et pleure doucement. Alors, pour ne pas l'effrayer davantage, je lui parle longtemps, d'une voix douce et rassurante. Je lui explique qui je suis et lorsqu'elle sort la tête de sa

couverture et me demande si je viens pour la manger, je dois me retenir de rire. Quelle imagination ! Aucune sorcière, à ma connaissance, ne mange des enfants et je suis impressionnée que les jeunes humains puissent vouloir se faire peur en croyant de telle inepties.

Je suis restée auprès d'elle toute la nuit à sa demande. Elle a fini par m'accepter et j'en suis contente. Et alors que je l'observe, assise au bord du lit, elle se glisse vers moi, porte son pouce à sa bouche, et pose sa tête sur mes genoux. Je n'ose pas bouger. Elle s'endort peu à peu. Je me suis penchée pour embrasser son front et, au lever du jour, j'ai effacé

ses souvenirs de la nuit et me suis éclipsée de l'église.

18 mai 1997

La pluie tombe aujourd'hui et alors que j'écris ces lignes, j'observe les gouttes qui ruissellent sur les vitres. Je suis allée voir Jean-Charles après maintenant presque sept ans de séparation. Sa boutique marche bien mieux que ce qu'il avait espéré au départ. Sorrac est une petite ville et il n'y a guère d'autres commerces dans le coin. Il était visiblement ravi de me voir bien qu'un semblant de doute subsistait au fond de ses yeux verts. Il

me parla de ses affaires commerciales, et de la femme qu'il avait rencontrée. Leur mariage était prévu pour bientôt, et il se confondit en excuse pour ne pas avoir songé à m'inviter. J'ai ri et lui certifiais ne pas en être affectée. Puis, il m'a questionné sur l'enfant. Je n'ai rien dit pendant un moment, me remémorant la nuit que j'avais passée à ses côtés. Mais alors que j'ouvrais la bouche, la porte d'entrée s'est ouverte à la volée et un petit enfant est entré, encapuchonné d'un sac poubelle ruisselant de pluie. J'étais surprise. Jean-Charles aussi. Quelle mère digne de ce nom pouvait ainsi laisser son enfant se balader sous une pluie aussi

torrentielle avec, qui plus est, un simple sac sur la tête ? Nous avions eu le même réflexe : nous nous sommes rués vers l'enfant pour le débarrasser de ce plastique plein d'eau que l'étouffait à moitié. J'ai eu mon premier choc lorsque je vis apparaître une épaisse tignasse de cheveux roux. Et lorsque je compris de qui il s'agissait, j'ai failli pousser un cri. Caroline. Le choc m'a fait chanceler et je me suis retenue à la caisse enregistreuse. J'ai prononcé son nom sans vraiment le vouloir. Et comme elle me regardait, j'ai tout de suite vu qu'elle ne me reconnaissait pas. Ce ne fut que lorsque je croisais le regard perplexe de Jean-Charles

que je me décidais enfin à faire quelque chose. J'ai attrapé le morceau de papier trempé qu'elle tenait dans sa main et l'ai entraînée derrière le comptoir. Dérouté, Jean-Charles me laissa faire sans poser de question. La pauvre petite tremblait comme une feuille. Je demandais, ou plutôt, ordonnais à Jean-Charles de m'apporter des serviettes et une boisson chaude. Caroline semblait en panique et n'avait de cesse de m'indiquer le papier chiffonné que je tenais toujours dans ma main. J'y jetais un rapide coup d'œil. Comme je m'y attendais, la pluie avait presque tout effacé. Mais cela m'importait guère. La petite avait besoin d'être

réchauffée. Je l'ai enroulée dans l'épaisse couverture que me tendait Jean-Charles et l'ai serrée contre moi. Elle m'a regardé encore une fois, visiblement ravie d'être ainsi dorlotée. Elle a avalé le chocolat chaud que lui apportait Jean-Charles et l'a remercié d'un sourire. Moi, je caressais ses cheveux trempés en la serrant contre mon cœur. Jamais je n'aurais deviné que je la reverrais dans ces conditions, alors que je m'apprêtais à divulguer son identité à son père. Étrange portait de famille.

Jean-Charles lui a demandé d'où elle venait et ce qu'elle faisait dehors par un temps pareil. Elle ne parla guère.

Elle semblait ravie d'être l'objet de tant d'attention et je la sentais frémir de plaisir sous mes caresses. Pauvre petite !

Mais comme la pluie cessait peu à peu, je sus qu'elle ne s'éterniserait pas dans mes bras et qu'à présent que sa liste de course était illisible, elle n'avait plus qu'à s'en retourner, bredouille. Si j'avais pu utiliser mes pouvoirs pour lire entre les lignes, je ne l'aurais pas fait. Cette liste de course me paraissait bien trop longue pour qu'une fillette aussi frêle puisse en porter le contenu. Elle m'a regardé avec des yeux tristes, hésita puis se jeta à ma taille. Je l'ai serrée fort en me demandant si cette étrange familiarité n'était

*pas la preuve qu'elle se souvenait de moi.
Peut-être était-ce le cas ?*

Mais lorsque Jean-Charles a attrapé la fillette pour l'éloigner de moi, j'ai cru que j'allais lui sauter à la gorge. La petite s'est débattue de son étreinte et m'a supplié de l'emmener.

Jean-Charles m'a regardé. Sans doute pensait-il que j'avais jeté un sort à cette pauvre petite dans l'espoir de me l'approprier. Puis, il l'a tirée à l'extérieur et verrouilla la porte. Caroline s'est enfuie à toutes jambes.

Je me suis volatilisée. Cette gamine souffrait. Je ne pouvais en supporter da-

vantage.

26 mai 1997

Après cette petite incartade à l'épicerie, j'ai décidé de revenir sur ma décision. J'assisterais de nouveau à la messe chaque dimanche. Je veux m'assurer que ma fille est toujours entre deux bonnes mains.

Lorsque le rite de conclusion fut enfin achevé, je me suis lentement dirigée vers la sortie et me suis fondue dans la foule des fidèles, rassemblés devant l'église. Mais alors que je m'éloignais, un cri a

retenu mon attention. Je me suis tournée et je l'ai vue. Caroline, dans son aube blanche, tentait d'échapper au prêtre qui la tirait par la manche pour l'empêcher de sortir. Le tissu s'est déchiré et la fillette s'est ruée vers moi. J'ai pris un air étonné lorsqu'elle s'immobilisa à tout juste un pas de moi. Sous son aube déchirée, je pus aisément voir sa peau nue parsemée de contusions et de bleus. Un curieux sentiment m'a alors saisi le cœur. De la colère mêlée d'une tristesse si profonde, que j'en aurais pleuré. Mais dans ses yeux verts, je lisais quelque chose d'autre, quelque chose que je ne compris pas tout de suite. De la fierté.

Cela me parut déplacé jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'elle me tendait quelque chose. J'ai baissé les yeux sur l'objet qu'elle me présentait entre ses deux mains. Un galet en forme de cœur, peint et décoré de petites fleurs colorées et de larges feuilles de mûrier. Sur le moment, j'ai souri, touchée par sa gentillesse. Puis, je remarquais en tendant la main pour m'en emparer, que quelque chose y était inscrit.

Je me suis retenue de fondre en larmes devant elle. Au lieu de ça, je cherchais une façon de lui expliquer en douceur que la fête des mères ne la concernait pas, que je n'étais pas concer-

née non plus. Je refusais de lui mentir en lui disant que je n'étais pas sa mère, et m'abstins donc d'en dire davantage. Elle attendait visiblement que je la serre contre moi, que je la remercie. Sans doute avait-elle vu des femmes enlacer ainsi leurs enfants ?

Je me suis agenouillée pour lui faire face. J'aurais très bien pu la prendre dans mes bras à cet instant, mais je savais que le prêtre nous surveillait. Je lui ai dit d'une voix douce, que je ne pouvais pas l'accepter. Elle est restée un moment immobile et m'a longuement regardée. En mon for intérieur, je me maudissais d'être revenue dans sa vie. Alors, je l'ai

contemplée à mon tour, gravant dans mon esprit chaque partie de son doux visage, car je savais dès lors, que je ne mettrais plus jamais les pieds dans cette église. C'était une erreur de revenir.

Elle a pris la fuite et a disparu dans l'église. Je ne l'ai pas retenue, même si je tenais toujours son présent au creux de ma paume. J'ai refermé mes doigts dessus, les larmes aux yeux, et je suis définitivement partie.

Et alors que je gardais son cadeau serré dans ma main, et que je me rappelais avec une étonnante clarté, les blessures de son corps, mon cœur s'est emplit

d'une colère fulgurante, inondant mon âme d'une vague d'eau glacée et ma bouche d'une amertume grandissante.

Du haut de ma demeure ancestrale, gardienne des mondes et puissante sorcière, j'ai anéanti le village dans sa totalité, et jetais une terrible malédiction sur la ville. La Malédiction de Sorrac.

Un jour, ma petite Caroline, nos chemins se recroiseront. Un jour, je le sais, tu liras ces lignes et tu comprendras l'étendue de tes pouvoirs et de ton destin.

Collection la malédiction :

1 : BIENVENUE EN ENFER

**2 : COURSE CONTRE LA
MONTRE**

3 : À TRAVERS LE TEMPS

4 : LES ENFANTS DE L'OUBLI

5 : LA NUIT D'HALLOWEEN

6 : VOLAK

7 : LA FIN

0: JOURNAL D'UNE SORCIÈRE